Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: 30 (1984)

Heft: 11

Artikel: Une exposition à ne pas manquer du 22 octobre au 18 novembre 1984

Autor: Favrod, Charles-Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-848482

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une exposition à ne pas manquer du 22 octobre au 18 novembre 1984,

par Charles-Henri Favrod

Werner Bischof : 1954, joueur de flûte près de Cuzco (Pérou)

La photographie suisse des origines à aujourd'hui. Pavillon des Arts, Forum des Halles, Paris.

L'imaginaire d'après nature

Le déferlement de la photographie décourage de plus en plus le commentaire. Elle n'a jamais tant proliféré. Tout aujourd'hui, absolument tout se transforme aussitôt en images, au point qu'on peut dire notre monde en proie à l'imaginaire ou, pour parler le langage des sociologues, en plein processus de *déréalisation.*

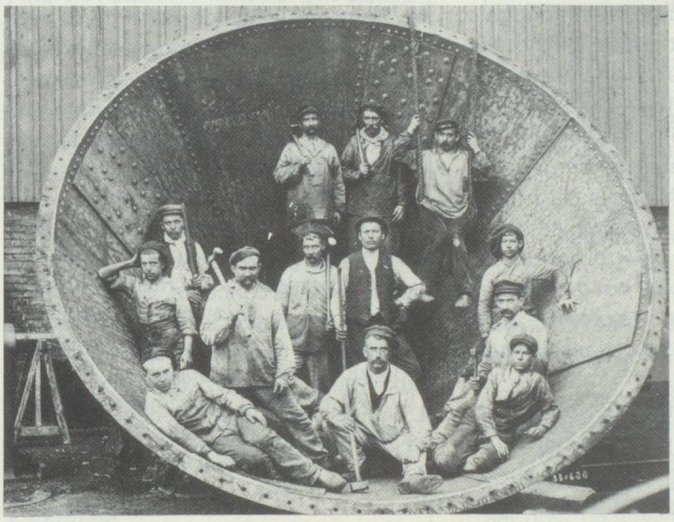
Or, la photographie établit l'identité partielle de l'image et de l'objet, donc un rapport très primitif qu'il faut bien dire *consubstantiel,* puisqu'il s'agit de l'enregistrement d'une émanation. La photographie capte et imprime les rayons lumineux émis par un objet plus ou moins éclairé. Les radiations d'un corps réel sont désormais fixées et peuvent être vues. La sensibilité à la lumière des halogénures d'argent immobilise la réalité, et le temps avec elle. Une empreinte est prise, une trace conservée qui arrête le mouvement en plein cours, dans sa concentration même. Delacroix sait tout de suite dire : *« Le daguerréotype est plus qu'un calque, il est le reflet organique de l'objet. »* Et il pressent l'instantané : *« La photographie est un instrument qui remédie aux erreurs que l'œil peut commettre. »*

Toute une réalité, saisie par l'objectivité de l'appareil, jusqu'alors invisible si ce n'est insoupçonnable, apparaît. On avait toujours dit de l'œil qu'il saisissait plus vite que la main ne dessinait. C'est maintenant l'appareil, qui prend plus vite que l'œil. Et des gestes, des attitudes, des regards sont captés, qu'on n'imaginait pas du tout tels, imprimés sur la plaque, irréfutables, mais comme surgis d'un autre univers. A peu près au moment où la psychanalyse commence à révéler l'inconscient des pulsions, la photographie fait découvrir une sorte d'inconscient de la vue.

Et il y a sentiment plus vertigineux encore. Delacroix, toujours lui, commente en 1850 dans son *Journal* l'expérience d'astronomes de Cambridge qui viennent d'obtenir une empreinte de la grosseur d'une tête d'épingle de l'étoile Alpha de la Lyre : *« La lumière de l'étoile daguerréotypée mettant vingt ans à traverser l'espace qui la sépare de la Terre, il en résulte que le rayon qui est venu se fixer sur la plaque avait quitté sa sphère céleste longtemps avant que Daguerre eût découvert le procédé au moyen duquel on vient de s'en rendre maître. »*

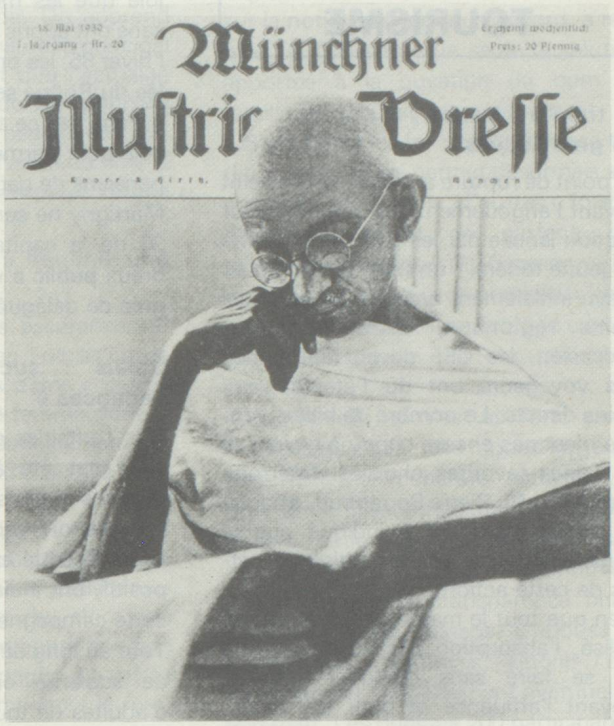
La photographie capture l'invisible et s'approprie les espaces infinis. Elle commence par prendre au piège toutes les planètes du système solaire, puis la voie lactée, les nébuleuses. Elle va surtout s'emparer du temps perdu. Auxiliaire de la mémoire, elle devient par voie de conséquence auxiliaire de l'imagination. On dépasse ainsi la copie et le constat précis de la réalité pour trouver ce qu'ils dissimulaient.

Voici un passage du discours d'Arago à l'Académie des sciences : *« M. Daguerre a mis au point des écrans particuliers sur lesquels l'image optique laisse une empreinte parfaite, des écrans où tout ce que l'image renfermait se trouve reproduit jusque dans les plus minutieux détails avec une exactitude et une finesse incroyables. »* Cent ans plus tard, Marcel Duchamp dira que la photographie le fascine par le pouvoir qu'elle détient de tout enregistrer avec précision, fût-ce en l'absence même de l'homme. En effet, l'appareil peut opérer sur commande, aujourd'hui, et même à distance intersidérale, intergalactique, au plus profond des années-lumière, donc bien au-delà de ce siècle et de nos vies.



De Jongh Frères, Saint-Petersbourg, ouvriers de fonderie, 1898

La méticulosité du procès-verbal, la rigueur systématique de l'inventaire ont longtemps rassuré, dans la mesure même où l'huissier occupe le terrain et comble le vide. La peur du vide, c'est surtout la peur de l'imagination. *« Je ne veux peindre que ce que mes yeux voient »,* dit Courbet, champion de la peinture objective. Mais la vision peut être irrationnelle. Et c'est vrai que le passé ne coexiste jamais avec le présent, si ce n'est dans la conscience, la mémoire et l'imagination. L'acte de photographie est donc cette concentration de conscience et de violence : prise de conscience de la nécessité de la prise de vue, violence dans la saisie rapide et la révélation. L'acuité de l'œil d'épervier, mais pas seulement le désir de la proie.



Walter Bosshard : Inde, Gandhi lisant, 1930

La photographie, c'est aussi la fulgurance du désir amoureux, qui ne peut se satisfaire que dans l'effusion et la durée. C'est là, photographie faite, qu'intervient le plaisir du voyeur. La contemplation de la photographie y introduit celui qui regarde, en fait un personnage parmi les autres, mais dont l'identité temporelle est évidemment différente. C'est par ce biais de l'écrasement du temps que la photographie introduit la dimension de la folie, ou au moins de l'imaginaire. La magie opère toujours. La photographie de l'événement disparu vient me toucher comme les rayons différés de l'étoile. Le visage mort me dispense la puissance de son regard et la puissance de mon regard restitue la continuité entre nous, entre le temps où je ne serai jamais, le temps où il ne sera pas davantage, le temps où nous ne serons ni l'un ni l'autre, mais où cette photographie que j'aurai préservée de la disparition témoignera pour la vie contre la mort.

Hans Staub : Design Werner jecker